tales avaient été empoisonnées par les ennemis de Jésus-Christ. Tous ces bruits, inventés ou exagérés par des esprits crédules, remplissaient les fidèles d'une sainte indignation. Le peuple se montrait partout impatient de se venger des Sarrasins et de s'enrôler sous les bannières de la croix.

CHAPITRE XXX

SUITE DES PRÉPARATIFS DE LOUIS IX POUR LA CROISADE — SON DÉPART D'AIGUES-MORTES — SON ARRIVÉE EN CHYPRE — L'ARMÉE DÉBARQUE EN ÉGYPTE — PRISE DE DAMIETTE

Trois ans après avoir pris la croix, Louis convoqua à Paris un nouveau parlement, dans lequel le départ des croisés fut fixé au mois de juin de l'année 1247. Dans cette assemblée, le roi nomma la reine Blanche régente du royaume; tous les seigneurs et les barons jurèrent devant le monarque que *loyauté ils porteroient à sa famille, si aucune male chose avenoit de sa personne au sainct veage d'outre mer.*

Les plus sages mesures furent prises par Louis IX pour assurer le règne de la justice et des lois pendant son absence. Avant de porter la guerre chez les Sarrasins, le pieux monarque voulut la faire au mensonge et à l'iniquité; des commissaires parcoururent les provinces avec la mission de découvrir les injustices commises au nom de la royauté; on chercha partout, pour les réformer, les abus dont les peuples avaient à gémir. Les guerres entre particuliers furent suspendues pendant cinq ans, ce qui devait amener la tranquillité intérieure du royaume. La sagesse de Louis n'avait rien négligé pour écarter de son peuple les discordes qui pouvaient venir du dehors. Le Ciel bénit les soins paternels du monarque, et tandis que l'Europe était remplie de troubles, la France se livrait en paix aux préparatifs de la croisade.

Ce fut alors qu'on lut dans toutes les églises une lettre d'Innocent, adressée à la noblesse et au peuple de France. La lettre apostolique du pontife célébrait en termes solennels la bravoure et les vertus belliqueuses de la nation française et de son monarque; le pape donnait sa bénédiction aux croisés français, et menaçait des foudres de l'Église tous ceux qui, après avoir fait le vœu du pèlerinage, différeraient leur départ. Déjà toute la France était en mouvement; les grands vassaux rassemblaient leurs chevaliers et leurs soldats; les seigneurs et les barons se visitaient entre eux ou s'envoyaient des députés. Les pratiques de la dévotion se mêlaient aux préparatifs militaires. Tous les pèlerins, les pieds nus, recevaient aux autels les signes de la croisade; beaucoup de chevaliers, déposant la cuirasse et l'épée, allaient visiter les reliques des saints dans leur voisinage; dans toutes les paroisses on adressait des prières à Dieu pour le succès de la guerre sainte; les guerriers de la croix, les yeux en pleurs, faisaient de touchants adieux à leurs parents, à leurs amis, à tout ce qu'ils allaient quitter; les familles villageoises recommandaient leurs enfants aux barons et aux chevaliers, et ceux-ci juraient de mourir ou de revenir avec tous les croisés partis sous leurs bannières.

A l'approche de la Saint-Jean-Baptiste, Louis IX, accompagné de ses frères, se rendit à l'abbaye de Saint-Denis; après avoir imploré l'appui des apôtres de la France, il reçut des mains du légat le bourdon et la panetière, et cette oriflamme que ses prédécesseurs avaient déjà montrée deux fois à l'Orient. Louis revint ensuite à Paris, où il entendit la messe dans l'église Notre-Dame; le lendemain, il quitta la capitale; le clergé, suivi de tout le peuple, et chantant des psaumes, l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. La reine Blanche le suivit jusqu'à l'abbaye de Cluny, et revint tout en larmes, n'espérant plus le revoir que dans le ciel.

La flotte qui transportait les pèlerins mit à la voile le 25 août, et jeta l'ancre le 22 septembre dans le port de Limisso. Le roi de France fut conduit en triomphe à Nicosie, la capitale du royaume. Le roi, les seigneurs et les prélats de Chypre prirent tous la croix, et promirent au roi Louis et à ses barons de s'associer à la sainte entreprise, si l'armée de la croix différait son départ jusqu'au retour du printemps. Louis consentit à passer l'hiver en Chypre, et ne tarda pas à s'en repentir; les délices du climat, une longue oisiveté, répandirent la corruption et relâchèrent la discipline dans l'armée des croisés. Beaucoup de seigneurs commencèrent à se plaindre d'avoir vendu leurs terres et de

s'être ruinés pour suivre le roi à la croisade; les libéralités de Louis ne suffisaient point pour apaiser toutes les plaintes. L'intempérance et la chaleur du climat causèrent des maladies qui enlevèrent un grand nombre de pèlerins. Le séjour du roi de France dans l'île de Chypre ne fut cependant pas inutile aux chrétiens d'Orient. Les templiers et les hospitaliers l'ayant pris pour juge de leurs querelles toujours renaissantes, il leur fit jurer de se rapprocher et de n'avoir plus d'autres ennemis que ceux de Jésus-Christ. Les Génois et les Pisans établis à Ptolémaïs avaient eu entre eux de longs débats; les deux partis étaient toujours sous les armes, et rien ne pouvait arrêter la fureur et le scandale d'une guerre civile au milieu d'une ville chrétienne; la sage médiation de Louis rétablit la paix. Beaucoup d'autres différends furent apaisés; le monarque français se montrait ainsi à l'Orient comme l'ange de la concorde : des prédictions répandues jusque dans la Perse avaient annoncé qu'un roi des Francs allait délivrer l'Asie du joug des infidèles. Une foule de chrétiens accoururent de la Syrie, de l'Égypte et des contrées les plus lointaines, pour saluer celui que Dieu envoyait pour remplir ses divines promesses. Ce fut alors que Louis reçut une ambassade du khan des Tartares, qui se disait converti à la foi chrétienne, et s'offrait de seconder les croisés dans leur expédition. Louis accueillit les ambassadeurs mogols avec toutes les démonstrations de la joie, et dans ses lettres à la reine Blanche il annonça que les princes de la Tartarie allaient se ranger sous les drapeaux du Christ, ce qui produisit une vive sensation dans tout l'Occident, et donna les plus grandes espérances pour le succès de la guerre sainte.

On avait résolu d'attaquer l'Égypte. Louis adressa un message au sultan égyptien pour lui déclarer la guerre : « Hâte-toi, lui écrivait-il, de me jurer soumission, de reconnaître l'autorité de l'Église chrétienne et de rendre un hommage solennel à la croix, sinon je saurai t'atteindre jusque dans ton palais; mes soldats sont plus nombreux que les sables du désert; c'est Dieu lui-même qui leur a fait prendre les armes contre toi. » Les historiens arabes qui rapportent cette lettre disent que le sultan ne put la lire sans verser des larmes; mais il n'en répondit pas moins aux menaces qu'on lui faisait par d'autres menaces. Le souverain de l'Égypte qu'on allait combattre, nommé Negem-Eddin, était le fils du sultan Malek-Kamel, qui avait vaincu Jean de Brienne et l'avait fait prisonnier avec toute son armée.

Vers la Pentecôte, la flotte chrétienne partit de Limisso; elle comptait dix-huit cents vaisseaux, grands et petits; après avoir essuyé une